

Claudia Bernal: Art et vie

Entretien avec André Seleanu, journaliste et critique d'art

Montréal, le 8 novembre 2004

Claudia, tu travailles en art contemporain, au Québec et au Canada, dans un environnement culturel qui montre depuis quelques années une certaine acceptation du contenu politique dans les œuvres d'art. Est-ce que tu peux me dire quelle est ta conception du rapport entre l'œuvre d'art en général et les problèmes soulevés par la société mondiale contemporaine?

Pour moi il est très important de lier ce que je fais avec ce que je vis, dans le temps et dans l'espace. C'est-à-dire qu'il doit y avoir un lien entre le contexte dans lequel je vis et mon travail, entre l'art et la vie de tous les jours. Pour réaliser mon travail, je pars de faits sociaux ou politiques qui m'intéressent particulièrement comme l'exil, la migration, les inégalités sociales. À mon avis, le militantisme et la résistance sociale doivent aller plus loin que le simple discours ou les manifestations dans la rue. L'art et les artistes ont un rôle important à jouer dans la transformation et la résolution des problèmes que vit la société contemporaine, ils peuvent créer des espaces qui permettent de réfléchir et questionner des situations politiques et sociales qui sont problématiques. C'est justement dans cet esprit que j'ai créé l'œuvre de Ciudad Juarez, une œuvre qui n'était pas planifiée. J'ai vécu au Mexique pendant deux ans, et c'est en étant là-bas, en y habitant, que l'idée m'est venue de réaliser une œuvre au sujet des plus de trois cents femmes assassinées à Ciudad Juarez.

Il y a eu plus de trois cents assassinats de femmes à Ciudad Juarez, et ça continue. Toutes sortes d'hypothèses sont considérées pour trouver les coupables, incluant même les groupes clandestins de nettoyage social, d'éradication des pauvres. Il y a un phénomène semblable au Guatemala lorsque l'an dernier, plusieurs centaines de femmes ont été assassinées. C'est un phénomène presque malthusien d'extermination. Comment vois-tu ça? Comme une tentative de baisser les niveaux de population? Pourquoi s'attaque-t-on aux pauvres ou aux travailleurs?

Il est difficile pour moi de répondre à cette question. Mais une chose est certaine, on vit dans des sociétés où ce qui compte est l'argent et le pouvoir. Ceux qui ont les moyens décident pour tous les autres. À Ciudad Juarez, les grandes multinationales, propriétaires de maquiladoras, font ce qu'elles veulent des travailleuses et des travailleurs. En Colombie par exemple, les militaires, les paramilitaires, et la guérilla font la loi... Mais nous, nous devons pouvoir faire quelque chose. Essayer de résister, non?

Donc, c'est plutôt sous l'angle d'une réaction émotive que tu fais ces œuvres?

En arrivant au Mexique, c'était important pour moi de savoir ce qui se passait dans le pays parce que j'allais habiter là-bas pendant deux ans. Je me suis mise à écouter les nouvelles, à lire les journaux. C'est alors que j'ai commencé à entendre parler des assassinats de plus de trois cents femmes à Ciudad Juarez. Tous les jours, on

annonçait qu'on venait de découvrir dix cadavres, huit cadavres... C'est plus tard que j'ai entendu parler des femmes qui avaient été assassinées au Guatemala... Et en discutant avec une femme d'ici, canadienne, j'ai appris que Vancouver vivait un phénomène semblable... Je ne comprends pas pourquoi on tue des femmes, je n'ai pas d'explication, mais je m'y suis intéressée parce que je suis une femme et que cela me touche beaucoup. J'ai senti la responsabilité d'en parler, en fait je me suis plutôt dit qu'il fallait que je fasse quelque chose. C'est alors que j'ai commencé à faire une recherche, puis à travailler sur le sujet, pour arriver, de fil en aiguille, au résultat *Monument à Ciudad Juarez...*

Avec quels critères as-tu commencé ta recherche?

Je voulais parler d'un point de vue artistique parce que c'est mon travail. Je suis artiste et j'ai le sentiment que l'art est pour moi la meilleure façon de m'exprimer. J'ai commencé par une recherche dans les médias écrits. Progressivement, j'ai commencé à comprendre de quoi il s'agissait. Mais c'était très compliqué parce que ça fait dix ans que ça dure. Il y a plusieurs hypothèses sur les raisons qui expliquent cet assassinat massif de femmes. Certains disent que c'est pour le trafic d'organes, d'autres pour faire des films violents en direct, ou encore que c'était parce que des Américains traversaient la frontière à la recherche de femmes mexicaines pour assouvir leur désir sexuel. Des recherches établissent aussi des liens avec les narcotrafiquants. Je n'ai personnellement pas de théorie qui puisse expliquer pourquoi ça se passe. Pour moi ce qui est important, c'est que les faits étaient là et que j'y étais confrontée.

Comment est-ce qu'on peut parler de faits, en tant qu'artiste, sans s'intéresser aux causes? Est-ce possible?

Je m'intéresse aux causes, mais dans le cas de Ciudad Juarez, elles sont très obscures. Dire qu'on a même fait appel à des agents du FBI...

J'ai lu beaucoup et pendant que les théories se multiplient, l'impunité règne. Et je me suis rendu compte qu'il y avait beaucoup de gens qui n'avaient aucune idée que cette horreur avait lieu, même au Mexique. C'est une chose que j'ai d'ailleurs pu constater quand j'ai exposé l'œuvre une première fois dans l'espace public. Le sujet est difficile, car les faits sont très violents. J'étais confrontée au défi de ne pas tomber dans le macabre pour réussir à exprimer ce que je sentais.

En tant qu'artiste dont l'approche, d'une certaine manière, est de nature conceptuelle, c'est ta propre réaction à ce qui t'entoure qui nourrit tes intérêts. Tu t'intéresses moins aux causes, ou bien à entreprendre une recherche de type journalistique.

La recherche revêt pour moi une grande importance. Elle me permet de me laisser habiter par le sujet qui à un moment donné s'impose à moi. C'est ainsi que j'ai côtoyé des organisations non gouvernementales qui travaillent à Ciudad Juarez, telles *Casa Amiga*, une organisation qui travaille avec les femmes victimes de violence, *Por*

nuestras hijas de regreso a casa, une organisation qui regroupe les familles des femmes disparues et qui mène principalement des actions à l'endroit du gouvernement, et le *CETLAC* qui entre autres intervient auprès des travailleuses et travailleurs des maquiladoras. Durant mon séjour à Ciudad Juarez, j'ai même visité des endroits où l'on avait trouvé des corps.

Qu'est-ce que cette recherche t'a révélé?

Personne ne sait ce qui se passe, et ce qui arrive c'est que l'on continue à tuer des femmes. On a le sentiment que personne ne fait quoi que ce soit. C'est le règne de l'impuissance. J'ai pu constater la détresse des survivants, la peur, le désespoir. J'ai aussi été témoin d'une certaine résistance. Les gens s'organisent et manifestent pour faire pression sur les autorités.

La question que je me posais, c'était comment réussir à parler de cela, à partir de mon point de vue. Ce n'était pas évident. Parler d'une telle violence, c'est délicat. Je ne voulais pas montrer des cadavres, des femmes violées, des seins tranchés. Au fil de mes recherches, j'ai appris que les femmes avaient été trouvées dans des endroits tel un fleuve, une rivière, dans le sable, et que ces femmes n'avaient jamais été enterrées. Plusieurs n'ont jamais été retrouvées. J'ai eu l'idée que ce que je pouvais faire c'est prendre symboliquement le corps de ces femmes et leur offrir un enterrement.

L'idée de l'enterrement. Il y a dans ton intention une composante religieuse?

J'ai parlé avec des mères des femmes assassinées et elles revenaient continuellement sur le fait qu'elles n'avaient jamais vu le corps de leur fille. L'une d'elles par exemple m'a raconté que la police lui avait montré un corps méconnaissable, lui disant qu'il s'agissait de sa fille, pour la rappeler quelque temps plus tard et l'inviter à reconnaître ses vêtements, mais sur le corps d'une autre fille. Tout compte fait, pour les mères et la famille de ces femmes, le fait d'être plongé à jamais dans l'incertitude, de ne pas avoir enterré leur fille, leur sœur, leur épouse, et de ne pas avoir fait leur deuil, c'est une épreuve excessivement difficile... Ne pas pouvoir mettre un point final... C'est là que l'idée de l'enterrement s'est imposée.

Donc, c'est ce qui est arrivé aux corps après l'assassinat qui fut le point de déclenchement qui a nucléé ton œuvre d'art.

Oui. J'ai ensuite pris des éléments de la culture populaire qui m'intéressaient. Pour commencer, j'ai utilisé des urnes en terre qui font référence aux rituels de la culture précolombienne, non seulement au Mexique mais dans plusieurs pays de l'Amérique. J'ai installé les urnes en forme de spirale pour faire référence à l'infini: à la vie et à la mort.

En somme, ta recherche esthétique cherche à s'intégrer au cycle des coutumes des gens. Comment cette installation a-t-elle été accueillie?

En fait, lorsque j'ai présenté mon travail au Zocalo de la ville de Mexico, la principale place publique de la capitale qu'on appelle aussi Plaza de la Constitución, la première réaction des gens était d'interpréter l'œuvre comme une "ofrenda". Au Mexique, la mort occupe une place importante dans la culture populaire et l'on célèbre les morts avec des offrandes. C'était fantastique de voir le public s'approprier l'œuvre: les gens se sont mis à déposer des objets dans l'installation, des vieux souliers, des lampions. Plusieurs se sont mis à marcher le chemin tracé par la spirale, tel un rituel.

J'ai pu en effet constater, en lisant des articles de journaux de Mexico, l'intérêt que ton travail suscite. Tu as fait, à ton retour à Montréal, quelques gravures qui vont un peu dans le sens de Goya, un peu noir avec une certaine connotation macabre. La problématique de la mort semble t'intéresser. Tu dérives vers des sujets liés au deuil, à la violence...

Oui, la mort est un sujet qui m'intéresse particulièrement. La solitude, l'absence ou l'oubli sont aussi liés à la mort.

J'ai beaucoup aimé la structure de tes gravures, mais je trouve qu'il y a une gravité, quelque chose d'assez épuré, une certaine élégance. En même temps, il y a une simplicité qui s'ouvre sur une réflexion, sur les conséquences de la violence humaine...

Je m'intéresse à la mort parce que j'ai toujours côtoyé la mort... Non pas que j'aie été personnellement en danger... Je viens de Colombie, un pays catalogué par quelques-uns comme le plus violent de la planète. Certains parlent même d'une culture de la violence en Colombie. Or, c'est à la fois un pays avec des richesses naturelles incroyables, un pays dont l'histoire est faite de violence et d'injustices, mais où tu peux rencontrer des gens d'une générosité sans limites et qui aiment la vie par-dessus tout. La mort n'est pas quelque chose d'étrange, ni quelque chose d'extérieur à moi...

Ce que tu fais est une façon d'exorciser la mort?

Oui, probablement. Je ne vois pas la mort comme quelque chose de définitif. En parlant de la mort, je parle aussi de la vie. La mort nous fait réfléchir à la vie aussi. La mort ne peut être perçue que par ceux qui sont en vie. En Colombie, il y a un dicton qui dit *El muerto al hueco y el vivo al baile* (Le mort au trou, le vivant au party).

Au fond, avec ce que tu fais, tu cherches une conscientisation des gens?

Je ne parlerais pas d'une conscientisation des gens. Je crois en l'art et en tant qu'artiste, j'ai un rôle à jouer dans le processus de transformation de la société. Ça sonne peut-être idéaliste, mais c'est cette conviction qui m'anime à continuer à faire des projets, à tenter d'être utile, de laisser une marque.

Est-ce qu'il a été difficile d'obtenir la permission pour installer cette œuvre d'art là-bas, à Mexico?

Non, je me suis approprié la place. Et quand j'ai voulu montrer l'installation finale au Zocalo, j'ai su qu'il y avait tout un mouvement qui regroupait des citoyens, des organisations sociales et des artistes pour faire pression sur le gouvernement mexicain pour que cesse la violence faite aux femmes en général, et en particulier à Ciudad Juarez. C'est ainsi que je me suis associée à «La Marche des Femmes de Noir», un collectif de femmes qui organise des manifestations contre la violence faite aux femmes.

J'ai vu tes grands tableaux et je trouve que ce sont des tableaux dans lesquels il y a de la couleur, cette lumière que j'aime, cette composition très courageuse sur une grande surface, très gestuelle. Mais à part la lumière, qui n'est sûrement pas celle du Québec ou encore celle du Canada, je ne vois pas de référence à la problématique des urnes dans ta peinture.

Au plan formel, je peux dire que mon travail est divers. Je fais de la peinture, des installations vidéo et aussi de la gravure, mais il y a toujours un lien entre mes œuvres en ce qui concerne les sujets. Il y a des sujets qui m'intéressent comme l'identité, ou la perte d'identité, la migration, la mémoire, la fragmentation urbaine, sociale, culturelle, etc. Dans mon cas, une œuvre mène généralement à une autre. La forme d'une œuvre prend de l'importance au cours du processus de création. Je sais rarement à l'avance la forme que va prendre une œuvre. J'ai une idée générale, un sujet, et c'est en développant le projet que l'œuvre peut prendre la forme d'une peinture, d'une gravure ou d'une installation. Parfois, il peut arriver que c'est un objet qui m'intrigue et, à partir de cet objet, je fais quelque chose. Par exemple dernièrement, à partir de l'unique photographie que j'ai gardée de ma mère et de ma grand-mère, j'ai réalisé l'installation-performance *Les voies silencieuses* qui aborde le thème de la mémoire d'une façon toute simple, mais que je crois efficace.

Quelles sont les influences dans ton développement en tant qu'artiste? La Colombie connaît de grands écrivains comme Alvaro Mutis, Garcia Marquez... Ensuite il y a des artistes comme le peintre Enrique Grau ou Botero (quoique je ne sois pas un grand fan de Botero), le sculpteur Villamizar. Ils ont adapté le vernaculaire moderne à la culture, l'ambiance imaginaire de la Colombie.

C'est sûr que j'ai toujours été très proche de la littérature. Avant d'étudier en arts visuels à l'UQAM, j'ai complété à l'Université Nationale de Colombie un baccalauréat en Philologie, et à l'Université Laval j'ai terminé une année de Maîtrise en Linguistique. J'ai aussi été très proche des histoires, de la tradition orale. Chez moi, il n'y avait pas de télé, alors ma mère nous racontait des histoires. Mon père aussi jouait de la guitare et chantait des chansons populaires. La littérature a toujours été très présente dans mon imaginaire, dans mon travail. Présentement, je m'intéresse à l'œuvre de Laura Restrepo, une écrivaine colombienne qui occupe une place importante dans la littérature hispano-américaine actuelle.

Parle-moi des projets sur lesquels tu travailles présentement.

Actuellement, je travaille sur un projet que je vais réaliser en Colombie sur les femmes déplacées par la guerre, dans la région déchirée de Barrancabermeja, riche en pétrole, un port sur le fleuve Magdalena qui traverse une grande partie de la Colombie du Nord au Sud. Ce projet découle de *Monument à Ciudad Juarez*... Mon pays aussi vit une grande déchirure, et j'ai le goût d'y aller, de voir sur place.

Beaucoup de sang a coulé à Barrancabermeja, beaucoup de têtes ont été coupées là-bas. Non? Est-ce que ça te ne fait pas peur d'y aller?

Non, ça ne me fait pas peur. Justement ça fait partie du travail, de choses qui m'intéressent.

Les faits quotidiens auxquels tu t'intéresses sont ceux auxquels la plupart de nos concitoyens évitent de penser. Des faits dont les médias ne parlent pas beaucoup, de temps en temps on voit une note dans les journaux, mais il faut la chercher avec une loupe.

C'est vrai. Pour la plupart des gens, ce sont des faits-divers qui font partie des nouvelles dans les médias, donc qui nous apparaissent distantes. On ne se sent pas très concerné, ce sont des événements qui arrivent loin d'ici.

Est-ce que tu t'identifies à ces femmes déplacées?

Je pourrais dire que oui parce que, même si je ne suis pas arrivée ici en tant que réfugiée politique, le jour où j'ai décidé de partir de Colombie, c'est parce que j'ai réalisé qu'en Colombie je ne pourrais pas faire ce que je voulais, que ça serait très difficile pour des raisons personnelles, mais aussi à cause de la situation que traversait le pays à la fin des années 80. Je suis une exilée volontaire au Canada.

Au Mexique, j'ai centré mon travail sur les femmes parce que les faits montraient que c'était des femmes qu'on assassinait. En Colombie, il est clair aussi que ce sont les femmes et les enfants qui sont les plus affectés par la violence et les déplacements forcés que celle-ci provoque. Mais comme je le disais plus tôt, c'est dans le processus de création que mes œuvres prennent forme, alors il se peut que mon expérience sur le terrain transforme mon approche créative et la façon d'aborder le thème de la violence. Chaque projet est pour moi une aventure.